

RACISME. n.m. Doctrine selon laquelle il existe des races supérieures à d'autres, au sein de l'espèce humaine. Attitude d'hostilité, de méfiance et de haine qui en découle à l'égard des populations de race différentes, que l'on juge inférieures.

Le racisme se fonde sur une double erreur : d'une part, il est très difficile de cerner la notion de race, car ce concept d'ordre biologique (et strictement biologique) ne se réduit pas aux traits physiques apparents et la diversité des critères génétiques susceptibles d'être pris en compte est telle qu'il est quasi impossible d'établir *biologiquement* des classifications pertinentes (tout montre que l'espèce humaine ne forme, biologiquement, qu'une seule race) ; d'autre part, la plupart des idéologies racistes confondent les notions de race, d'ethnie, de peuple et de culture : elles attribuent à la « nature » de prétendues « races » des traits qui sont souvent des traits culturels, liés à des époques ou des histoires particulières.

Enfin, l'attitude raciste trahit souvent de graves complexes de supériorité/infériorité : besoin de mépriser l'autre pour se sentir un pouvoir illusoire ; besoin de projeter sur autrui une « essence » diabolique pour se donner l'illusion d'une identité pure et dure ; projection sur autrui de ce que l'on déteste en soi-même, sans pouvoir se l'avouer.

BOUC EMISSAIRE. n.m. (à partir du latin *emittere*, « envoyer dehors », qui a donné les mots *emissarius*, « agent, émissaire » et *emissarium*, « déversoir »)

(*sens propre*) Dans la religion hébraïque, le jour de la fête des Expiations, il était coutume de choisir un bouc que le prêtre chargeait de tous les péchés d'Israël et qu'on chassait dans le désert (où il allait rejoindre les démons).

(*sens figuré*) Le bouc émissaire, dans un groupe donné, est une personne que l'on charge de tous les torts, de toutes les fautes. La collectivité, consciemment ou inconsciemment, se délivre de sa culpabilité en projetant son péché sur la victime (innocente ou non).

C'est souvent le rire collectif qui « tue » symboliquement la victime. Ainsi, dans la première scène de *Madame Bovary* (Flaubert), on voit le professeur tourner en ridicule le jeune Charles Bovary. Celui-ci est coupable de n'être pas comme les autres. Il paye, pour chacun, le péché de singularité. Pour le groupe, il est l'instrument qui sert à façonner l'unanimité. Pour le professeur, il est le moyen d'affirmer son pouvoir sur la classe, soudée dans son rire collectif.

Le lynchage, comme le montrent de nombreux westerns, se fait toujours dans la passion et l'injustice. La foule s'empresse de sacrifier un coupable qui assume le péché collectif. Les moins vertueux sont souvent les plus ardents dans la chasse au bouc émissaire, pour se délivrer de leur propre culpabilité.

Le « besoin » de boucs émissaires, dans une société quelle qu'elle soit, est souvent utilisé par les politiques. Machiavel, dans *Le Prince*, donne l'exemple suivant : des troubles éclatent dans une partie du royaume ; le prince y expédie un chef militaire brutal qui rétablit l'ordre par des moyens sanglants ; le prince, une fois la « pacification » opérée, fait traduire en justice et exécuter sur la place publique le capitaine brutal qui a rétabli l'ordre. Celui-ci a assumé la violence et payé pour la violence. Tout le monde est satisfait.

On peut citer encore la magnifique fable de La Fontaine *Les Animaux malades de la Peste* : le mécanisme d'expulsion de la culpabilité collective sur l'âne sacrifié y est parfaitement décrit. Dans son roman *1984*, Orwell institue « deux minutes de haine » pendant lesquelles la foule en délire est poussée à exécuter un traître fondamental (le type même du bouc émissaire) : elle trouve son unité en orientant sa violence vers un ennemi commun.

Pour René Girard, auteur de l'essai *La Violence et le Sacré*, la « victime émissaire » draine sur elle toutes les impuretés de la communauté ; sa mort ou son expulsion, rituellement organisées, ont un effet purificateur ; en la sacrifiant, la communauté expulse sa violence interne et se réconcilie avec elle-même. Le sacrifice religieux a ainsi une fonction sociale essentielle : il remplace la violence désordonnée entre les individus (qui menace l'unité du groupe) par une violence ritualisée (qui unifie le groupe tout en lui servant d'exutoire).

Hongre Bruno, *Le dictionnaire portatif du bachelier*, édition Hatier, collection Profil - Les pratiques du bac – dirigée par Georges Décote, Evreux, juillet 1999.